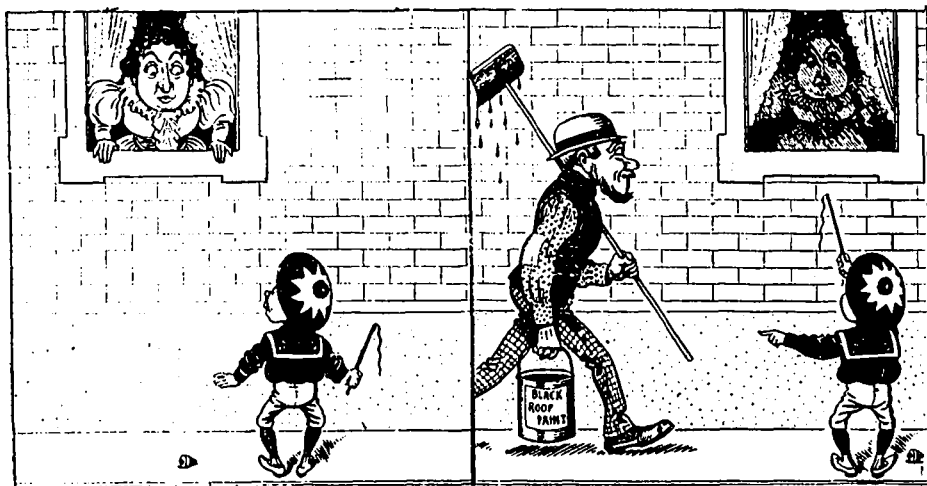


FATALITÉ



I
La maman.—Charles ! Quand l'homme qui est en train de peindre la couverture viendra ici, tu m'appelleras, n'est-ce pas ?
Charles.—Oui, maman !

II
Charles.—Eh, maman ! Voici le monsieur qui est descendu ; arrives vite si tu veux le voir, il est pressé.

essaya en vain de le rassurer. Les figures joyeuses de ses deux aînés, loin de l'égayer, rendirent sa tristesse plus amère encore.

« Pauvres petits, pensait-il, ils sont heureux et insoucients aujourd'hui ! Bientôt ils apprendront ce que c'est que la faim. Mon Dieu, mon Dieu, que faire ? »

Le lendemain, il se leva dans les mêmes dispositions, et il s'apprêtait à sortir, lorsque Sacha et Ivan, qui avaient disparu un instant, rentrèrent portant, la première un nid de paille, le second une belle poule noire. Les deux enfants déposèrent chacun leur charge au milieu de la chambre. La poule, voyant quelques miettes à terre, se mit à glousser, et aussitôt les poussins se précipitèrent hors du nid avec mille petits cris.

« Qu'est-ce donc ? » dit Konow étonné, tandis que sa femme, en train d'habiller son plus jeune fils, s'approchait, et que Pierre s'allongeait sur le plancher pour mieux voir.

« C'est pour toi, père chéri, c'est la surprise ! » s'écria Sacha, s'agenouillant par terre et prenant dans ses mains un poussin resté dans le nid, le plus jeune, le plus faible, qu'elle baisa tendrement.

Et Konow souriait en regardant la jeune et confiante famille qui picorait à ses pieds. Comme par enchantement, son cœur, gros de soucis, s'allégea. La tendresse et la joie naïve de ses enfants le touchèrent. A la vue de l'amour de Sacha pour ces innocentes petites bêtes qu'elle avait appelées à la vie, il se souvint que l'homme aussi a sa Providence qui ne l'abandonne pas au jour de sa venue au monde. Et ne prendra-t-elle pas soin de ses enfants, à lui, Konow ? Ne leur procurera-t-elle pas le pain quotidien ?

Toute la robuste foi du mineur, qui semblait avoir sombré au sein des inquiétudes, lui revint, et il se reprocha d'avoir oublié son Dieu.

Cependant Sacha et Ivan, tout à la joie de la surprise, s'étonnaient du silence de leur père. Enfin, celui-ci secoua sa rêverie, embrassa ses enfants, les remercia avec effusion et partit d'un pas ferme pour la ville. Il se sentait sauvé ; il était prêt à tout braver.

Les mines, ce jour-là et ceux qui suivirent, restèrent fermées. Les ouvriers n'avaient pas repris le travail, et la grève dura jusqu'à ce que les mineurs, épuisés, à bout de ressources, se rendissent à merci. Cependant Konow n'avait pas eu tort de se confier en Dieu et d'espérer, car lui et les siens ne manquèrent de rien. Un des directeurs de la mine, qui avait suivi avec attention le commencement de la grève, et qui avait su le rôle que Konow avait joué, le prit chez lui comme journalier. Le salaire était bon. Non seulement le mineur put subvenir aux besoins de sa famille, mais il eut la satisfaction de venir en aide à quelques-uns de ses voisins, car la Providence, en se révélant à lui, l'avait rendu plus compatissant et meilleur.

Cécile Segand.

CROQUIS RUSTIQUES

LES FOINS

Quel spectacle plus réjouissant que celui d'une prairie en fleurs ! — Lerdée d'un côté par la rivière miroitante, aux berges plantées de saules et de peupliers ; encadrée, d'autre part, dans la verdure abondante des haies d'aubépine, de troène et de coudrier, l'herbe haute, épaisse, juteuse, balance mollement ses nappes aux nuances changeantes. Toutes les plantes fourragères, labiées, légumineuses, graminées, unissent leurs formes et leurs teintes pour varier à l'infini le tapis moelleux qui chatoie au soleil. Chaque petite herbe donne sa note dans cette symphonie des couleurs : l'amourette agite, comme de minces grelots, ses beaux épillets tremblants ; la fétuque et la fléole secouent leurs panicules violacées ; l'épi du vent s'y

courbe au moindre souffle auprès de la mélisse aux longues soies ; la flouze odorante et la folle avoine y bercent leurs calices écaillés aux reflets métalliques. Et tout à travers le frissonnement aérien de ces hampes sveltes, de ces glumes et de ces balles argentées, on voit poindre les fleurettes d'azur des véroniques, les casques minuscules des bugles, les globules échevelés des pimprenelles.

Parfois la prairie apparaît toute blonde, avec, ça et là, une vive rougeur de coquelicot égaré dans cette nappe herbeuse ; tantôt elle est mordorée ; tantôt elle a les chatouillements d'une étoffe verte, glacée de lilas. Aux heures du matin, après la rosée, elle fume comme un encensoir. Le pollen envolé de toutes ces graminées, tenu en suspension dans l'air humide, plane en fines buées odorantes au-dessus de l'herbe mûre. Mais, à mesure que le soleil monte, cette féconde poussière se disperse, et, dans l'éblouissante irradiation de midi, les prés pailletés de lumière s'emplissent d'un sourd bourdonnement d'insectes : musique berceuse, accompagnement harmonieux de l'air qui brûle et du soleil qui flamboie. — Aux sons cadencés de cette sursurante mélodie, des vols de lépidoptères viennent, comme un corps de ballet, danser à la pointe des tiges fleuries : essaims de petits papillons bleus, piéris couleur de soufre, machaons jaunes striés de noir, grands et petits nacrés aux ailes fauves, argentées en dessous. — Jusqu'au soir, dans la prairie en fête, les plantes se grisent de soleil et les papillons dansants se gorgent de parfums.

Mais l'herbe est mûre et voici venir les faucheurs. Dès la fin matin, dans la rosée, ils se mettent à l'œuvre. Les éclairs de l'acier luisent au soleil levant. A chaque demi-cercle décrit par la faux qui mord les tiges avec un bruissement plein et régulier, des jonchées d'herbe tombent aux pieds des travailleurs. En un clin d'œil, le ton blondissant de la prairie s'est modifié. Aux endroits où l'herbe est déjà coupée, le sol est d'un vert attendri ; les gerbes éparses y mettent, par intervalles, des taches foncées. A mesure aussi que la faux tond le pré, une haleine aromatique et pénétrante s'exhale des fauchées de foin. On dirait que l'herbe a besoin de cette violente opération de la fauchaison pour dégager son parfum. — Cette propriété des herbes coupées n'est-elle pas particulière aux émotions humaines ? Nous n'apprécions réellement nos bonheurs que lorsqu'ils sont déjà couchés dans le passé ; il faut que le souvenir les embaume pour qu'ils dégagent tout leur parfum. Nous ne jouissons jamais pleinement du présent ; rarement nous disons : « Comme nous sommes heureux ! » Mais toujours nous répétons : « Comme nous aurions pu être heureux ! » Le regret de ces joies passées et incomplètement savourées leur donne une senteur exquise...

ANDRÉ THEURIET.

PHILOSOPHIE

Alberline.—Allons, Louise, ne te fais pas tant de chagrin que ça parce que Charles t'a trompée. Il y a encore dans la mer pas mal de poissons aussi bons que ceux déjà attrapés.

Louise (pensive).—Oui ; mais ça prend tant de peine avant qu'ils se soient décidés à mordre.

RIEN QU'UNE

Rouleau (regardant attentivement les mets garnissant son assiette).—Maria, j'ai lu hier, dans un journal dont je ne me rappelle pas le nom, qu'il y avait 800 manières d'accommoder les pommes de terre.

Mme Rouleau.—Oui !

Rouleau.—Je voudrais bien que tu en apprenne une, rien qu'une.

Parmi les ingrédients composant le Rénovateur des Cheveux, de Hall, il existe de la glycérine, cela compose le meilleur article de toilette pour la chevelure et la tient douce et d'une couleur uniforme.

FATALITÉ — (Fin)



III
La maman (mettant en hâte la tête à la fenêtre).—Dites donc..... (le reste se perd dans une plainte confuse).

IV